L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 19 JANVIER.

NAPOLÉON III.

Le télégraphe annonce la mort de Napoléon III, ex-empereur des Français, décédé jeudi 9 janvier 1873, à dix heures et demie du matin, à Chiselhurst, Angleterre, dans sa 65me année.

Il n'est guère de figure historique qui présente des contrastes plus frappants que celle de l'homme qui vient de s'éteindre dans l'exil après avoir gouverné avec un éclat incontestable pendant plus de vingt ans l'une des plus grandes nations de l'ancien continent. Né sur les marches d'un trône et destiné par sa naissance et la prédilection du grand Napoléon à succéder à un souverain qui était l'arbitre de l'Europe, Charles Louis Napoléon Bonaparte se trouva, par suite des événements de 1815, élevé à la rude école de l'adversité et de l'exil, et ses folles équipées de Strasbourg et de Boulogne, en 1836 et en 1840, le firent connaître au monde plutôt comme un aventurier de bas étage que comme un homme d'état digne de gouverner un grand peuple. Mais la prison et l'exil ont fourni à cet esprit essentiellement contemplatif l'occasion de mûrir ses idées et de faire sur l'histoire, sur les faiblesses des partis et sur le cœur humain en général des études qui lui ont permis de s'imposer dans un moment de trouble et de se révéler sous un aspect tout différent de celui sous lequel il s'était montré dans sa jeunesse.

Lorsque Napoléon III est tombé, après Sédan, nous nous sommes gardés de faire chorus avec ceux qui, emportés par la douleur de voir la France vaincue, ou par l'esprit de parti, n'épargnaient pas les injures au souverain déchu. Tout en reconnaissant la responsabilité de l'Empereur, et sans nier les fautes commises par son gouvernement, nous pensions qu'il était peu équitable d'ajouter au poids du châtiment qui résultait de cette chute si inopinée, par des récriminations passionnées jusqu'à l'injustice. Les grandes infortunes ont quelque chose qui impose le respect même à des adversaires politiques.

Il est peu de souverains qui, après être tombés si bas, se soient élevés si haut pour retomber encore du faîte des grandeurs. Il n'en est guère qui aient été tour-à-tour, plus attaqués, plus adulés, plus calomniés, ni plus éprouvés, plus gâtés et plus durement traités par la fortune. Les jugements de la postérité sur Louis-Napoléon seront moins partisans que ceux des contemporains de ce monarque, mais il n'en seront pas moins divers car cette existence, si remplie d'événements étranges, ne prête pas moins aux critiques, au blâme même, qu'à la louange.

Aujourd'hui, devant cette tombe qui vient de se fermer, nous nous efforcerons d'observer, encore plus strictement, les règles d'une impartialité scrupuleuse en appréciant les actes d'une existence qui appartient désormais à l'histoire. Nous tâcherons donc d'être justes, comme tout historien doit l'être, en exposant à grands traits la biographie de l'ex-empereur des Français.

ENFANCE ET JEUNESSE.

Charles-Louis Napoléon, né à Paris le 20 avril 1808, était le plus jeune fils de Louis Bonaparte, roi de Hollande et frère cadet de Napoléon Ier, et de Hortense Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. Lorsqu'il parut plus tard devant la Chambre des pairs après son expédition de Strasbourg, portant le grand cordon de la Légion d'honneur, Louis Napoléon répondit au président qui lui demandait de qui il tenait cette décoration: "Je l'ai trouvée dans mon berceau." Il avait, en effet, tout trouvé dans son berceau; fils de roi, petit-fils d'impératrice et neveu et favori du grand empereur dont le désigna pour son successeur dans le cas où il n'aurait pas d'héritier direct. Louis Napoléon semblait prédestiné à porter, un jour, une couronne royale et, selon toute probabilité, une couronne impériale.

Mais à cette aurore brillante devaient succéder bien des heures sombres avant que l'existence du jeune prince parvînt à son zénith pour aller, après avoir jeté un éclat surprenant, s'éteindre sans crépuscule, comme les soleils d'occident, dans cet océan de l'éternité qui engloutit les générations et les individualités les plus brillantes.

Waterloo arrive et pendant que le grand vainqueur dans six longues années d'agonie, se traîne jusques à Ste-Hélène par une escadre qui commandait le prince de Joinville. L'expédition de Boulogne échoue plus misérablement encore que celle de Strasbourg, et l'histoire de l'aigle apprivoisé jette un certain ridicule sur le prince et ses compagnons. Condamné à la prison perpétuelle et envoyé à la forteresse de Ham, le prince met à profit ses années de prison pour écrire divers ouvrages: "Fragments historiques," "Considérations politiques et militaires sur la Suisse," "Manuel sur l'artillerie," "Essai sur l'extinction du pauperisme," etc. Ces travaux sérieux et six années de méditations entre les murs d'une prison ont mûri son esprit et l'ont préparé à jouer un rôle dans les événements qui vont survenir.

TROIS ANNÉES DE PRÉSIDENCE.

Il y avait déjà deux ans qu'il avait réussi à s'échapper de sa prison lorsque la révolution de 1848 éclata. Il arrive à Paris, se proclame républicain et partisan des réformes sociales et il est envoyé comme représentant à l'Assemblée constituante par quatre départements y compris celui de la Seine. Il paraît peu à l'Assemblée, mais, dans son appartement de la place Vendôme il reçoit tous les chefs de parti et les étudie. Le 10 décembre 1848, grâce à son nom et au concours de tous les royalistes, il est élu président de la République par cinq millions et demi de suffrages, contre 1,300,000 donnés au général Cavaignac, 400,000 donnés à Ledru-Rollin, 47,000 à Raspail et 17,000 à Lamartine.

L'histoire de ces trois années de présidence sera certainement curieuse à écrire. Louis Napoléon prend des ministres comme Odilon Barrot, Dufaure, De Falloux, qui couvrent, sans s'en douter, les projets qu'il médite. Il laisse les partis s'user dans de vaines discussions et il prépare, peu à peu, l'armée à lui servir d'instrument lorsque l'heure sera venue.

Le spectre rouge du radicalisme alarme tellement les conservateurs de l'Assemblée, que la réunion de la rue de Poitiers, composée des royalistes de toute nuance, Berryer, Molé, Thiers, Changarnier, Victor Hugo, qui devait bien changer plus tard) n'hésite pas à abolir le suffrage universel et à voter d'autres mesures qui le rendent très impopulaire. Ceci se passe en mai 1851. C'est en mai 1852 que l'élection d'un président doit avoir lieu, et Louis Napoléon n'est pas rééligible d'après la Constitution de 1848. Mais il a résolu de garder le pouvoir, et, foulant aux pieds le serment qu'il a prêté, il accomplit, le 2 décembre 1851, le coup d'État qui doit le rendre maître des destinées de la France pendant près de vingt ans.

LE COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE 1851.

Dans la nuit, Cavaignac, Changarnier, Charras, Thiers et plusieurs autres membres influents de l'Assemblée sont arrêtés et conduits à Mazas et à Vincennes, le président Dupin est gardé à vue et Paris se réveille pour apprendre par des proclamations affichées sur les murs que la France a changé de gouvernement.

Le coup d'État du 2 décembre 1851 a été ratifié par le suffrage universel et Louis Napoléon a été élu président pour dix ans par une majorité encore plus forte que celle qu'il avait obtenue en décembre 1848. Six à sept millions d'électeurs ont rendu ainsi un verdict d'acquittement en faveur du président parjure. Vingt années de prospérité et de grandeur que son gouvernement a données plus tard à la France plaident éloquemment en faveur de l'atténuation de ce crime politique. Mais l'histoire, qui a le devoir et le droit de s'élever au-dessus des considérations qui font agir les contemporains, ne pourra excuser Louis Napoléon de la responsabilité qu'il a encourue devant elle par l'attentat du 2 décembre. L'historien ne peut justifier de pareilles violations du droit, sous peine de donner raison à tous les aventuriers qui voudront substituer leur caprice ou leur ambition à la volonté de la nation régulièrement consultée.... Les 18 brumaire et les 2 décembre sont de fâcheux précédents dans l'histoire d'un peuple; ils ne sont que la contre-partie des 24 février, des 15 mai, des 26 juin 1848, des 4 septembre 1870 et des 18 mars 1871.

Il est vrai que, par une contradiction, habituelle d'ailleurs aux partis, c'est précisément la faction, qui ne procède que par des coups de main populaires, qui a le plus reproché aux Napoléon leurs coups d'État. Ils n'ont fait, cependant, que renverser des chambres, comme le parti républicain l'a fait en 1830, en 1848 et en 1870, et comme une fraction de ce parti voudrait bien encore le faire en ce moment. Et ce n'est pas un argument de dire que les uns agissent au nom du peuple tandis que les autres agissent en leur nom propre. Les votes qui ont suivi ces révolutions et ces coups d'État démentent cette prétention. Tous les ambitieux prétendent avoir en vue le bien du peuple, mais les meilleures intentions ne doivent pas faire absoudre, dans le jugement de l'histoire, ceux qui ont recours à l'illégalité et à la violence, et le sang versé criera toujours contre eux.

PRÉSIDENCE DE DIX ANS.

Après quinze jours de luttes dans quelques départements et des proscriptions nombreuses, le silence, s'étant rapidement, se fit en France et le nouveau pouvoir se trouva bientôt si fort que la transition de la République à l'Empire ne fut guère qu'une simple formalité à accomplir. Près de huit millions de suffrages sur dix millions d'électeurs autorisèrent le 22 novembre 1852, Louis Napoléon à revêtir la pourpre impériale et à placer sur sa tête la couronne de Napoléon Ier.

EMPIRE.

Les faits de ce règne sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les retracer en détail. Rappelons seulement quelques dates. En janvier 1853 eut lieu le mariage de Napoléon III avec Eugénie, comtesse de Téba; de cette union est né le 16 mars 1856 le prince impérial, qui aura conséquemment 17 ans le 16 mars 1873.

GUERRE DE CRIMÉE.

En mars 1854, l'Empereur Napoléon d'accord avec l'Angleterre, l'Italie et la Turquie, déclare la guerre à la Russie. Après la prise de Sébastopol, dont le siége dure deux ans, et plusieurs victoires qui jettent un grand éclat sur les armes françaises et qui coutent à l'Angleterre la fleur de son armée, Napoléon III accorde à la Russie une paix libérale qui lui concilie les bonnes grâces de cette puissance et qui le placent au premier rang des hommes d'Etat européens.

ATTENTAT D'ORSINI—GUERRE D'ITALIE.

Le 14 janvier 1858, l'empereur et l'impératrice échappent comme par miracle, à l'attentat d'Orsini qui tue et blesse 150 personnes devant l'Opéra. On a voulu voir dans le testament d'Orsini la raison de la guerre d'Italie. Mais nous attribuons plutôt cette guerre au désir qu'avait Napoléon de voir se régénérer les pays de race latine, afin de constituer des alliés puissants à la France. C'est là la pensée qui lui a fait favoriser la formation de l'unité italienne. La guerre d'Italie qui eut lieu en 1859 se termina comme on sait, après une brillante campagne d'un mois, par le traité de paix de Villa Franca. La cession de la Lombardie au Piémont fut le prélude des expéditions de Garibaldi qui ont abouti, par la suite, à annexer à cet État le reste de la péninsule. Les événements qui se sont accomplis depuis, ont fait dire que l'unité de l'Italie a été une grande faute de la part de Napoléon, l'avenir seul pourra déterminer si cette appréciation est exacte.

EXPÉDITIONS LOINTAINES.

Le succès de cette seconde guerre mit le comble à la fortune politique de Napoléon III et consolida son pouvoir et sa popularité à l'intérieur. Il entreprit ensuite plusieurs autres expéditions, l'expédition de Chine, épopée merveilleuse et qui eut pour fruits d'importants traités de commerce; l'expédition de Cochinchine, qui donna une nouvelle colonie à la France, et, enfin, l'expédition du Mexique, entreprise dans une pensée politique profonde, mais qui fut mal conduite et qui se termina plus malheureusement.

PROSPÉRITÉ INTÉRIEURE.

A l'intérieur, le gouvernement impérial s'attacha à développer les ressources agricoles et industrielles du pays et les traités de commerce qui ont établi d'importantes réformes dans les tarifs douaniers ont été une des gloires de ce règne. Il a fallu les désastres sans pareils de la guerre franco-prussienne pour donner une idée de l'immensité des richesses accumulées en France pendant les vingt années du gouvernement de Napoléon.

APOGÉE ET DÉCLIN.

La grande Exposition Universelle de 1867 semble avoir été l'apogée du règne de Napoléon III. Il a eu la satisfaction longtemps ambitionnée de recevoir et de donner l'accolade, dans son palais des Tuileries, aux principaux souverains de l'Europe. On considérait comme l'arbitre des destinées de l'ancien continent. Son trône paraissait solidement assis; sa dynastie était populaire auprès de la majorité des Français. Mais cette intelligence si lucide et si perspicace commençait à s'affaiblir. L'abus des plaisirs et les ravages de maladies graves, plus que l'âge, avaient miné la constitution de l'Empereur. Ses meilleurs conseillers étaient morts, d'autres avaient été écartés. Infatué de sa propre sagesse, adulé par ses courtisans, Napoléon se laissait aller aux délices de Capoue. Le réveil a été aussi brusque que fatal.

GUERRE AVEC L'ALLEMAGNE.

Les événements de l'année 1870 sont encore présents à la mémoire de tous. L'avénement du ministère Ollivier en janvier, le plébiscite de mai 1870 devaient pas apaiser les murmures de l'opposition, et l'empereur crut qu'il opérerait une diversion heureuse dans les esprits, en relevant le gant que venait de lui jeter la Prusse. Mais l'armée sur laquelle il comptait, n'égalait pas sur la paplier. Au maréchal Niel avait succédé un homme d'une incapacité absolue comme ministre, et la puissance militaire de la France s'effondra, comme par enchantement, dans une série de désastres presque sans parallèles.

Après la reddition de Sedan, le trône impérial s'écroula à Paris sans que rien ait été tenté pour le soutenir, et l'empereur ne cessa d'être captif en Allemagne que pour aller languir obscurément pendant deux ans en Angleterre.

Sa responsabilité dans les derniers événements est immense, cela est incontestable. Il était responsable et la perte de son trône a été la punition des fautes qu'il a commises. Mais l'esprit de parti ne s'est pas contenté de signaler des fautes politiques il a abreuvé le souverain tombé de calomnies.

SEDAN.

Napoléon III n'a jamais mérité le reproche de lâcheté qu'on lui a adressé à propos de Sedan. Il était, au contraire, d'une bravoure très grande comme il l'a prouvé en maintes circonstances. Il s'est élevé, à Sedan, au-dessus des sentiments ordinaires. Il a dû comprendre qu'en prenant l'initiative de la reddition, il s'exposerait à de violentes attaques, mais il a cru de son devoir, comme souverain, de ne pas laisser massacrer une armée qui se trouvait dans l'impossibilité matérielle de continuer la lutte. Le sentiment d'humanité l'a emporté chez lui sur le vain orgueil qui eût pu le porter à s'ensevelir sous les ruines de Sedan avec une armée hors d'état de se défendre et une population de non-combattants. Sa conduite peut être appréciée à divers points de vue, mais nous sommes loin de partager les blâmes exagérés et injustes auxquels elle a donné lieu.

CONCLUSION.

Tous ceux qui ont approché Napoléon III se sont accordés à dire qu'il était bon, humain et libéral; dans ses dernières années sa bonté allait jusqu'à la faiblesse. Les maladies physiques avaient réagi sur son intelligence, son esprit était devenu porté à la superstition, et on s'est demandé si, lorsqu'il a entrepris cette guerre, il ne connaissait pas l'état réel de ses forces et s'il n'avait pas joué le tout pour le tout, comptant sur une première victoire pour faire la paix avec la Prusse.

Il y a quelques jours à peine Napoléon III dirigeait encore les mouvements du parti impérialiste en France, et M. Rouher venait prendre le mot d'ordre à Chiselhurst. Sa mort soudaine va jeter le désarroi parmi ceux qui révèlent une restauration prochaine. Il n'y aura plus que les intimes amis de la dynastie qui resteront fidèles à la cause du jeune prince impérial: ceux qui ne songent qu'à leur avancement personnel, se retourneront d'un autre côté et se rallieront à un des nombreux partis qui aspirent au pouvoir en France. Mais, momentanément, le parti impérialiste qui depuis peu, semblait avoir gagné du terrain, doit disparaître de la lice.

La mort de Napoléon III en exil amène forcément à l'esprit cette remarque que les trois derniers souverains qui ont régné sur la France, sont morts tous les trois en Angleterre, après avoir vu leurs trônes renversés par des révolutions: Charles X, roi de par le droit divin, Louis-Philippe, roi constitutionnel de par la révolution de 1830, et Napoléon III, empereur de par le sabre et la volonté populaire. Quelle leçon pour les prétendants qui n'aspirent qu'à rédéfirer ce trône de France si souvent changé et brûlé depuis Louis XVI le guillotiné!

L'ADIEU DE SCHUBERT.

Un de nos amis, musicologue érudit et grand amateur de curiosités musicales, venait de m'apporter un document duquel il résulterait, d'une façon péremptoire, que le morceau compris dans les œuvres de Schubert sous le nom de: *l'Adieu*, n'a jamais été écrit par ce compositeur.

L'auteur en serait un certain Auguste-Henri de Weyrauch.

La chose me parut digne d'attention, et je lus avec vif intérêt la mélodie que m'apportait mon ami.

En voici le titre:

NACH OSTEN!

LIED VON K. F. WETZEL

FÜR EINE SINGSTIMME MIT PIANO FORTE BEGLEITUNG IN MUSIK GESETZT

AUGUST HEINRICH VON WEYRAUCH.

Eingenthum des componisten, rechtmassige Ausgabe, Berlin verlag von C. A. Challier und Co.

C'est à-dire littéralement:

A L'OUEST!

CHANSON DE K. F. G. WETZEL

POUR VOIX, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO MISE EN MUSIQUE PAR AUGUSTE HEINRICH DE WEYRAUCH.

Propriété du compositeur, seule et véritable édition, Berlin, au magasin de musique de Challier et Cie.

Vous jugez de notre étonnement. C'était bien la même mélodie, dans le même ton, avec le même accompagnement.

Il y avait évidemment plagiat.

Mais de quel côté?

Schubert avait-il dépouillé Weyrauch, ou Weyrauch avait-il volé Schubert?

Une note assez longue, écrite en allemand et placée à la fin du morceau, vint mettre un terme à notre incertitude.

Nous vous la donnons dans toute sa naïve simplicité.

Il est bien entendu que l'original est entre nos mains et que nous le tenons à la disposition de tous.

J'habitais en 1823 Dorpat. A cette époque, le nom de Schubert n'était pas très répandu, où moins à Paris qu'à Saint-Pétersbourg. Un jour, devant plusieurs de mes amis, dont quelques-uns vivent encore, *je mis en musique ma poésie de Wetzel*, nom que comme dans ces deux villes sous le nom de l'*Adieu*, de Schubert, avec un texte français. Je puis facilement prouver ce que j'avance, par la date à laquelle l'Université me permit alors de l'imprimer. Il est fort honorable pour moi que ma simple chanson ait passé près de tous les connaisseurs comme venant d'un maître immortel et glorieux comme Schubert. Et cela ne doit venir que d'un diseur quelconque de Paris, qui n'a pas craint de commettre une mauvaise action en remplaçant tout simplement un nom qui venait de naître et qui aurait pu s'illustrer, par celui d'un homme dont la réputation était immense en Allemagne et devait grandir chaque jour en France. De cette façon, par légèreté ou par malice, on m'a enlevé mon simple mérite. Je me vois cependant forcé, après bien des années, de me présenter au monde musical comme le seul et véritable auteur de la romance connue sous le nom de l'*Adieu*. Ce que j'ai produit plus tard pourra donner la mesure de ma capacité, et on jugera ainsi si j'avais le moindre intérêt à me couronner des lauriers des autres.

Quant à présent, qu'on veuille une croire en moi, je puis toujours affirmer sur ma conscience que l'*Adieu* est de moi, et dire: *Ach! to son pittore.*

Le maison Challier et Ce existe encore à Berlin et expédie journellement à nos éditeurs de Paris.

Comment alors, si le fait argué par M. de Weyrauch est vrai, M. Challier n'a-t-il point encore intenté d'action à l'éditeur français qui s'est approprié, avec tant de sans-façon, une œuvre qui ne lui appartenait pas? Il ne peut, certes, invoquer son ignorance.

D'un autre côté, si M. de Weyrauch a pillé Schubert, — et d'après le ton de sa note, nous ne le croyons pas — pourquoi le propriétaire français ne réclame-t-il pas?

Cela en vaut la peine, l'*Adieu* étant une des plus charmantes et des plus suaves mélodies que je connaisse.

Je livre le fait à nos confrères de la presse musicale. s'ils jugent qu'il y a lieu de rendre à César ce qui est à César.

PIERRE DU CROISY.

ARNAL ET RAVEL.—M. Sarcey a fait un feuilleton très intéressant sur Arnal, de qui il semble avoir beaucoup causé avec M. Duvert, le fournisseur des meilleurs rôles du défunt comédien. Je note, entre autres choses, Arnal et Ravel, qui intéressera, je crois, tous ceux qui se sont occupés de théâtre;

Ravel tient à ce que son entrée en scène ait l'apprêt d'un ouragan, d'une émeute. Il ne lui déplaît pas de sauter par la fenêtre ou d'apparaître sur la pointe du pied, comme dans *On Monsieur qui suit les Femmes*. Avant tout, il lui faut le salut de la claque, cette rumeur ou plutôt cette clameur qui fait dire immédiatement: C'est lui! Nous allons bien être réjouis! Nous allons nous amuser pour notre argent!

Arnal, au contraire, veut entrer par une fissure de la pièce; il désire qu'on ne le reconnaisse pas tout de suite, qu'on le prenne pour un figurant, pour un commissionnaire qui apporte une lettre, pour un serviteur qui annonce que le dîner est servi. Il souhaite que le public, tranquille d'abord, se dit peut-être quelques minutes.

— Eh quoi! ce peut-il que cet être pacifique, que ce homme aussi bonnet turbulent, ait pu, en quelques minutes, escamoter la claque, sans grands bras, sans grands cris, ce peut-il que ce personnage modeste soit Arnal, l'incomparable Arnal, celui qui a réjoui toute une génération?

De le triomphe du comédien est grand quand Arnal est reconnu peu à peu et que les rires démontrés arrivent à se fondre dans un bravo général. Mais ce triomphe prend ne lui trouble point la cervelle. Il a l'air d'en être surpris lui-même tout le premier; il reste dévoué à son rôle, comptant pour rien le public, ne visant point à le gagner par un aparté ou par un coup d'œil lancé hors de propos.

— On mande par le câble:

Une dépêche de Paris annonce que le recensement de la France pour 1872 vient d'être publié. La population est de 36,102,921 âmes, soit une diminution de 303,461 depuis 1866. La guerre a été la cause principale de cette diminution. On assigne comme causes secondaires les ravages de la petite vérole et la décroissance du nombre des mariages.

FEUILLETON.

LA MARQUISE DE DOUHAULT

—PAR—

VICTOR PERCEVAL.

DEUXIEME PARTIE.

XVIII—Suite.

—Eh! quoi, brigand! dit le chevalier, en voulant la pousser dehors, traître! hypocrite! mauvais soldat! vieille bête! tu oses te présenter devant moi!

—Pardon, excuse, dit le père Rameau, inexcusable à toutes ces injures; M. le comte Des Aubiers n'est pas lui!

—Tu vois bien que non, misérable! Ah! j'ai eu de tes nouvelles: je sais comment tu mordait la main qui te nourrit!

—Vous ne pourriez pas me dire où il est? demanda le vieillard.

—Qui cela?

—Le comte Des Aubiers.

Lusignan eut un frisson involontaire:

—Oh! il est? répéta-t-il....

—Au fait, ça vous regarde tous les deux, et pendant que j'y suis.... Pauvre demoiselle Diane, si bonne et si innocente de tout!

—Heun! s'écria le chevalier. Diane, dis-tu? tu as prononcé le nom de Diane! lui serait-il arrivé malheur? Mais parle donc, malheureux! parle donc!

Et de ses deux mains fébrileuses, il secouait le bonhomme comme un arbre dont on veut faire tomber les fruits.

Alors, avec cette lenteur prolixe qui caractérise le langage du paysan, le père Rameau se mit à raconter la scène qui avait eu lieu, la veille, dans le cour du château de Champignelles.

Abattu comme par un coup de massue, ne s'expliquant pas le retour de Diane, mais ne cherchant même pas à se l'expliquer, tout sa fait brutal et à l'analyse rapide de ses conséquences, Lusignan s'était laissé tomber sur un siége.... Son cœur